L’acte éducatif

Extrait de la publication

Du même auteur

Parole d'éduc. Éducateur spécialisé au quotidien,
érès, 2011

La supervision d'équipes en question (sous sa direction),
Psychasoc éditions, 2010

Psychanalyse ordinaire, Psychasoc éditions, 2010

Psychanalyse sans frontière (sous sa direction),
Champ social, 2010

Le travail social est un acte de résistance (avec Fanny Rouzel),
Dunod, 2009

À bâtons rompus, poèmes 1965-2005, Champ social, 2007

La supervision d'équipes en travail social, Dunod, 2007

La parole éducative, Dunod, 2005

Travail social et psychanalyse (sous sa direction),
Champ social, 2005

Le quotidien en éducation spécialisée, Dunod, 2004

Psychanalyse pour le temps présent, érès, 2002

Le transfert dans la relation éducative, Dunod, 2002

Du travail social à la psychanalyse,
Éditions du Champ social, 2001

La pratique des écrits professionnels en éducation spécialisée,
Dunod, 2000

Le quotidien dans les pratiques sociales, Théétète, 1998

Le travail d'éducateur spécialisé. Éthique et pratique,
Dunod, 1997 (2e éd. aug. en 2000)

Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne,
L'Harmattan, 1996

CD chanson : *Môrice Benin interprète Joseph Rouzel,* 2009

Joseph Rouzel

L'ACTE ÉDUCATIF

érès éditions

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Édition originale parue en 1998
dans la collection « L'éducation spécialisée au quotidien »

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2429-9
Première édition © Éditions érès 2012
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Avant-propos à la nouvelle édition en poche 9

Passeur. L'obscur *(poème)* 17
L'éducateur est un passeur 19

UNE CLINIQUE DU SUJET 25
Liminaire 1. Éducateur aux pieds nus 27
Exils *(nouvelle)* 29
Le sujet dans tous ses états 44
Le trou bleu 59
Les formations de l'éducateur 86
Jeux d'échecs 99
Défonce du territoire, territoire de la défonce 108
Scrupules… 122
Une clinique du sujet 138

DES LIEUX ET DES HOMMES 147
Liminaire 2. Qui cherche, troue… 149
X. *(nouvelle)* 151
Espèces d'espaces 157
Lieux d'accueil 161
Deligny a quitté le radeau 173
Tosq… Je me souviens 181
Transmission de penser : hommage à Vittorio Hertzog 184
Alerte ! Félix Guattari et Tony Lainé se sont tirés 190

Extrait de la publication

Faire lien social 195
Liminaire 3. Médiations 197
Le camp des nomades *(nouvelle)* 199
L'acte éducatif. Du passage à l'acte à l'acte de passage 207
Qu'est-ce qu'un père ? 233
Faire la passe… 256
« Excuse-moi, partenaire… » 274

En partance 291
Le cauchemar du Père Noël *(conte)* 293
Arpenteurs *(poème)* 298

À mon père qui vient de quitter ce monde.
De la résistance au stalag
pendant quatre ans d'emprisonnement de guerre en Pologne,
jusqu'à l'engagement que sa foi lui dictait,
auprès des plus démunis,
comme président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul,
il m'a ouvert une voie :
celle de l'éthique du désir.
J'ai mis longtemps à le comprendre
et surtout à en accepter l'exigence.
Je lui rends ici hommage, à ma façon,
pour son courage et sa rigueur tranquilles.

À mes petites-filles, Laïa et Ludmila,
qui portent la promesse du jour à venir.

« Le quotidien s'invente avec mille manières de braconner. »
Michel de Certeau, *L'invention du quotidien.*

Extrait de la publication

Avant-propos à la nouvelle édition en poche

Treize ans déjà. L'eau a coulé sous les ponts depuis la première édition en 1997 de cet ouvrage, où je tentais de mettre en mots, à ma façon, selon mon style propre, cet « acte éducatif » si difficile à capter. En effet l'acte éducatif ne se voit pas. On ne peut pas l'enregistrer, le filmer. Ça n'imprime pas ! Il ne saurait faire l'objet, comme le croient naïvement les managers de l'action sociale, d'un pointage dans les items d'une grille d'évaluation. L'acte éducatif ne se résume pas à la somme des actions entreprises au quotidien. Ce n'est pas l'agir, ni l'activité, ni encore moins l'activisme. On peut juste l'évoquer dans les rets de l'écriture. Ce qui fait des éducateurs des professionnels dans l'ombre, des travailleurs dans les soutes du lien social, des gueules noires des politiques sociales. On les attend au tournant, les éducateurs. Ils sont pris en tenailles entre commande sociale et demandes des usagers. Les impératifs de la commande sociale d'un côté, ce qui se dit : « réduire les inégalités », mais signifie au fond : ne pas faire de vague. Que les pauvres, les démunis, les handicapés, les cabossés de la vie restent à leur place et se satisfassent de miettes (AAH, RSA, allocations diverses et (a) variées…). Et de l'autre les demandes des sujets, tous différents, tous singuliers, qui essaient dans un moment de l'histoire d'une totale intolérance, de survivre et de vivre. Entre commande sociale et demande de ceux que l'on nomme usagers (bien usagés !), comme entre l'écorce et l'arbre, si j'en crois l'adage, il ne fait pas bon mettre les doigts.

Extrait de la publication

Or l'acte en travail social se produit dans cette tension, d'une position que l'on peut sans peine désigner comme « éthique ». Une éthique du sujet et une éthique de la responsabilité. Une éthique de conviction et une éthique de la morale sociale, celle qui exige de prendre parti, pour et contre. Pour une société plus juste, plus humaine ; contre la machine infernale du capitalisme, machine à briser les collectifs et à détruire la subjectivité. Pour la dignité humaine et contre la transformation de tout ce qu'il y a sur terre en marchandise, l'humain y compris. Éthique qui trouve son prolongement dans la ruse, cette fameuse métis des Grecs, que célèbrent Marcel Détienne et Jean-Pierre Vernant dans un ouvrage devenu classique[1], ruse de l'intelligence commune à tous les métiers de la relation humaine. La ruse n'est pas la tromperie, mais le savoir-faire de l'artisan pour épouser les contours du mouvement et saisir aux cheveux la bonne occase, le *kairos*. L'acte éducatif ne se conçoit qu'à travers cette ruse. Il nous arrive par surprise. Dans un moment de l'histoire des hommes ravagée par la prétention d'une maîtrise absolue sur la nature, y compris l'humaine, les éducateurs pour produire des actes doivent apprendre à nager en eaux troubles. Ils doivent apprendre à savoir ne pas savoir pour laisser toutes ses chances à l'autre, qu'on l'épingle handicapé, toxicomane, psychotique, etc.

En treize ans le paysage social s'est dégradé. C'est la crise, dit-on. Il y a comme un malaise dans le capitalisme[2]. Or si j'en crois mon grec, la crise, c'est un passage difficile où il s'agit justement de faire des choix de société, des choix rusés. *Crisis*, le substantif, *crinein*, le verbe, signifient : « tamis » et « passer au crible », pour vanner le bon grain de l'ivraie, en quelque sorte. Il me souvient d'avoir nommé ainsi *(Crisis)*, il y a plusieurs années, une association qui avait pour but de mettre en œuvre une institution, « Transition », à Toulouse, pour l'accueil de jeunes en grande difficulté d'insertion. J'ai assuré la présidence pendant quelques années, avant de redevenir éducateur de base en internat dans ce lieu d'accueil, transformé depuis en MECS.

Au fil de ces treize années, j'ai démissionné de l'IRTS où j'enseignais pour créer un centre de formation à l'empan de l'humain. Toujours dans les souvenirs : *Empan* c'est moi qui ai proposé de nommer ainsi la revue de l'ARSEA de Toulouse. Je faisais partie de l'équipe de création aux côtés de Rémi Puyuelo, Maurice Capul et quelques autres. *Empan*[3], disais-je, pour prendre la mesure de l'humain. L'expression a fait son chemin. Mais revenons à la formation. Les centres de formation multifilières se sont convertis en usines à gaz où se perdent, dans des accumulations de savoirs à l'infini, des savoirs en miettes, jamais approfondis, où se perd justement la capacité de produire des actes, actes de formation transférables sur le terrain. La clinique et son enseignement qui sont le cœur vivant de la pratique éducative foutent le camp. Les dernières moutures de formatage, annonçant le « DC des professions sociales[4] », découpant la formation en référentiels eux-mêmes calqués sur un éclatement des tâches professionnelles, visent la fabrication d'un corps de métier à la botte d'un pouvoir, qui, en guise de politique sociale, veut des exécutants, pas des acteurs. Il s'agit de mettre en œuvre dans tous les domaines, celui de l'éducation, comme de la santé, une idéologie féroce qui trouve son application dans une novlangue aseptisée : gouvernance, démarche-qualité, bonne pratique, bientraitance, etc. Voilà pourquoi je suis entré en résistance[5] en créant l'Institut européen travail social et psychanalyse (Psychasoc[6]). Avec une trentaine de collègues intervenant en formation, nous travaillons d'arrache-pied pour ouvrir un espace où une lecture du travail social sous l'éclairage de la psychanalyse s'avère possible. Si Lacan disait que la psychanalyse est le poumon artificiel de la société industrielle, nous pouvons dire que Psychasoc se présente, comme l'avancent souvent les stagiaires, comme un lieu où l'on respire, où l'on retrouve son souffle.

Mais une lecture et un éclairage, fussent-ils issus de la psychanalyse, ne suffisent pas, il y faut des actes. Le travail éducatif se transmet en acte à travers la posture des formateurs. Plus de trois mille stagiaires, près de deux cents interventions en

Extrait de la publication

établissements, de nombreuses participations à des colloques, journées de réflexion, des articles, des ouvrages… Autant dire que nous n'avons pas chômé ! Contre vents et marées. Contre les esprits chagrins, les managers, les gestionnaires qui empoisonnent à petit feu les pratiques sociales. Nous avons en treize ans développé un savoir-faire artisanal rusé dans la transmission, au plus près des préoccupations des travailleurs sociaux, en tout cas ceux pour qui la question du sens de l'acte est à remettre sans cesse sur le métier, ceux qui résistent à la marchandisation du social[7]. Car l'acte précède le savoir et le fonde, nous enseigne Jacques Lacan. Il s'agit donc, dans l'après-coup, d'en prendre acte, de lui donner forme, ce qui constitue à proprement parler l'essence même des processus de formation. Tous les formateurs à Psychasoc ont gardé vif le souci du sujet, d'un travail social au cas par cas, tout en intégrant une analyse fine des conditions sociohistoriques dans lesquelles ils opèrent, celle d'une civilisation capitaliste à bout de souffle, minée par le « Divin marché[8] », pétrifiée par des idéologies sécuritaires, épuisée par des contrôles et évaluations tatillons à n'en plus finir… Bref ravagée par « La haine de la démocratie[9] ». Treize ans d'efforts, de résistance, de combat : ça valait le coup !

Acte de résistance, donc. Mais la résistance a mauvaise presse. Que ce soit chez les psys : résistance inconsciente du patient ou de l'analyste. Ou chez les managers à propos des équipes des travailleurs sociaux : résistance au changement. Il est vrai qu'à résister « contre », et parfois tout contre, on s'y épuise en vaines plaintes et revendications. Mais il existe une autre face de la résistance, une face « pour », que l'engagement de nos aînés nous laisse en legs : il n'y a pas si longtemps la Résistance et ses réseaux firent pièce à l'oppresseur. La résistance, pour ne pas sombrer dans l'opposition stérile, ne nécessite-t-elle pas un pas de côté ? D'abord prendre un peu de recul pour analyser la situation. Ce qui se met en scène dans le travail social n'est-il pas intimement lié au système néolibéral ? Il s'agit alors d'en produire l'analyse, les constats ne suffisent pas. Seule l'évaluation de la situation et des forces en présence permet d'envisager un combat

de tous les instants. Résister au laminage de la langue de bois qui pétrifie les paroles et les écrits des éducateurs ; résister au management industriel débridé qui écrase les dispositifs institutionnels ; résister aux procédures de formatage, démarche-qualité, référentiels, domaines de compétence et autres avatars du psycho-socio-biopouvoir qui tel un rouleau compresseur écrase sur son passage les capacités d'invention des acteurs sociaux comme des usagers, etc., autant d'expressions de la résistance qui se déploient dans le travail social dans ces trois dimensions ouvertes dès le départ de l'aventure de Psychasoc, sous l'éclairage de la psychanalyse : clinique, institutionnelle, politique.

Ne s'agit-il pas pour les professionnels de « l'éducation spéciale », comme le médecin Itard nomma à l'origine cette profession, de s'exprimer pour que ce métier de l'ombre, ce métier de « trouvailleur soucieux » de l'humain, prenne toute sa place ? Cette « fraternité discrète » auprès des plus démunis de nos contemporains n'a-t-elle pas force de résistance face à « la plus formidable galère sociale[10] » ? Les éducateurs réclament à cor et à cri une reconnaissance publique de leur travail. Le plus simple n'est-il pas de prendre le risque de donner à lire, à voir, de faire savoir ce qu'il en est de ces métiers de l'intervention sociale, véritables « môles de résistance » en acte (M. Chauvière) ? Alors que tout dans notre société néolibérale tend à réduire la valeur à la seule valeur marchande, les éducateurs, ainsi que tous les métiers du travail social, ne sont-ils pas aux avant-postes d'un combat pour l'humain ? Les décideurs, financeurs, responsables politiques veulent savoir légitimement ce que font les travailleurs sociaux, quel usage ils font des deniers publics. Dans cet ouvrage, dont je sais dans les retours nombreux que je reçois, notamment d'éducateurs en formation, qu'il a ouvert des voies nouvelles, j'ai donné ma position, en acte… de résistance. J'espère que d'autres prendront la suite. Je ne crois pas apporter des réponses. Comme Marcel Proust le dit de l'écrivain, dont on attend qu'il nous donne des réponses, je ne peux donner dans le meilleur des cas que des désirs[11] !

Extrait de la publication

L'acte éducatif ne se soutient que d'une chaîne solidaire entre des cercles concentriques, véritables poupées russes du social : PIC, politique, institutionnel, clinique. « C'est un pic, c'est un roc, c'est un cap… » C'est d'abord un acte politique, qui ne peut se poser aujourd'hui qu'en s'opposant à des politiques sociales réactionnaires. C'est ensuite un acte institutionnel. D'où ma critique des institutions sociales et médico-sociales actuelles, devenues les mandataires des appels d'offres de l'État et des collectivités locales et les gestionnaires de la misère humaine, là où les responsables politiques s'en déchargent. C'est enfin, au cœur de la pratique éducative, un acte clinique fondé sur une rencontre humaine et un compagnonnage.

D'où aussi mon souci de créer des espaces où la transmission des valeurs humaines, républicaines et démocratiques se met en acte. Psychasoc, à ma petite mesure, relève de cette tentative. Mais aussi *Psychanalyse sans frontière*[12], lieu de réflexion et d'invention, hors du cadre des institutions psychanalytiques prises dans des luttes de pouvoir imaginaires, engluées dans des querelles de clochers. L'organisation de trois congrès sur « Travail social et psychanalyse » à Montpellier est venue ponctuer cette tentative.

Pour que des actes se produisent, il y faut des lieux, des idées, des collectifs qui les soutiennent et des livres, tel celui-ci auquel les éditions érès donnent une nouvelle vie dans une collection de poche. L'acte, que ce soit au niveau politique, institutionnel ou clinique, se profile toujours comme acte de résistance. Un acte ça dérange, forcément. « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience », écrivait René Char.

NOTES

1. M. Détienne et J.-P. Vernant, *Les ruse de l'intelligence : la métis des Grecs*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2009.
2. M.-J. Sauret, *Malaise dans le capitalisme*, Toulouse, PUM, 2009.
3. Revue éditée aujourd'hui par les éditions érès.

4. P. Eyguésier, « Le DC des professions sociales », dans J. Rouzel, *Travail social et psychanalyse*, 2e congrès, Nîmes, Champ Social, 2008.
5. J. et F. Rouzel, *Le travail social est un acte de résistance*, Paris, Dunod, 2009.
6. http://www.psychasoc.com
7. Voir le dernier ouvrage de M. Chauvière, *Trop de gestion tue le social : essai sur une discrète chalandisation*, Paris, La Découverte, 2007.
8. D.-R. Dufour, *Le Divin Marché: la révolution culturelle libérale*, Paris, Denoël, 2007.
9. J. Rancière, *La haine de la démocratie*, Paris, La Fabrique, 2005.
10. J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.
11. M. Proust, *Contre Sainte Beuve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987.
12. Voir *Psychanalyse sans frontière,* ouvrage collectif publié en numérique par les Éditions du Champ social, 2010.

Passeur. L'obscur

« Je fais profession d'obscurité »
Paul Celan, *Le Méridien, Discours de Brême.*

Né au milieu des mots, autrement dit un champ de ruines,
l'ironie noire qui me porta au monde me greffa aussi la langue des bourreaux.
Rien n'était là pour faire écrin aux tourbières et assurer pour un temps les contraintes de la lumière.
Rien n'avait couvé sous la peau du monde.
Le charnier était total et vide et total.

Courbés sur le râteau, les jardiniers avaient perdu jusqu'au sens des allées.
Les astres sortaient du nid comme on sort d'une boucherie, abreuvés.
Le premier matin fut semblable à tous les autres.
Qui dirigeait l'orchestre ?
Qui frappait du poing sur la table ?
Qui posait les valises au bord des fenêtres ?

Il y eut une accalmie et l'ombre décapitée en profita pour se blottir dans la braise.
De vieux rêves qui traînaient là servirent un temps de tapis.
Lorsque j'ouvris les yeux, nulle mésange, nulle musaraigne, n'ourlait le feuillage de cendre.

Extrait de la publication

Un de ces rudes me prit au corps et me jeta sur son dos.
Sur un chemin qui s'inventait au fil du marcheur, il me porta jusqu'à la rive, là où les rayons du désir se font plus vifs, là où les poissons obscurs reviennent en pleine lumière, là où l'incompréhension est de la noce.

Le passeur m'attendait. Depuis toujours il m'attendait. Le prix à payer du passage, sel, sang et eau, je l'ai tiré de mon corps même, sacrifiant parfois des morceaux entiers de ma propre chair.

Et me voici ici sur l'autre rive, rivé au versant de la haine et du soleil, accroupi sous des peaux d'être qui laissent filtrer le désastre par tous les trous.
Me voici parmi vous, un soir de pluie, traînant un sac d'osselets pour le change.
J'ai beau frôler vos yeux de mes mains, toucher votre épaule, tendre l'oreille vers vos silences et vos démangeaisons, donner de la voix du fond du corridor, au bout du compte, que recueille le pêcheur en son filet ?
Bien sûr nous irons encore ensemble au bois visiter le renne et traquer le ciste, mais la clairière jamais ne se refermera.

(décembre 1995)

L'éducateur est un passeur

Comme devant certains accidents de la chaussée, où un panneau vous avertit : « Attention ! trous en formation », il faudrait peut-être écrire avant de commencer : « Attention ! éducateur en formation »… La formation n'est-elle pas recherche de formes qui traduisent une pratique autrement reléguée dans l'indicible ? En cela la formation ne saurait être que, pour de vrai, permanente. Le mot formation dit un processus : on parle de glacier en formation ; il dit aussi l'inscription collective de ce processus : on parle de formation de jazz. La formation, que l'on ne saurait restreindre à l'acquisition d'un quelconque diplôme, exige de trouver forme dans l'écriture. Et de plus elle exige d'être rendue publique. À quoi servirait que les éducateurs écrivent pour laisser pourrir leurs écrits au fond d'un tiroir ? Il faut que ça circule. Mais circulant, ça nous échappe. C'est peut-être pour cela qu'il est si difficile à certains de franchir le cap de la publication.

Voici un livre monstrueux. Monstrueux au sens mythologique du terme. C'est une chimère. Comme le Sphinx, la Licorne, la Tarasque…, animaux fabuleux assemblés d'éclats de chair et de formes empruntés à des animaux existants.

Aujourd'hui on a enfermé les productions d'écriture dans des cloisonnements bien rigides : d'un côté la littérature grise que personne ne lit (thèses universitaires, mémoires…) ; de l'autre la littérature sérieuse dite scientifique : sociologie, ethnologie, droit, mathématiques… Puis dans la cour de récréation, s'ébat-

Extrait de la publication

tent les joyeux bambins de la littérature dite de fiction : romans, nouvelles… Et enfin, au fond de l'étagère, tout en bas des rayonnages poussiéreux : la poésie.

Ce livre a ceci de monstrueux qu'il n'entre pas dans les cases trop serrées. Il a été composé de bric et de broc, en dehors des règlements frontaliers qui régissent le genre écrit. C'est un livre passe-muraille. Je l'ai voulu à l'image de l'acte qu'il soutient. En effet, cerner l'acte éducatif exige d'en passer par ce métissage de l'écriture. Le lecteur trouvera au fil des pages, des styles, des tons, des factures, des textures changeants. Comme les saisons. Comme la pluie et le beau temps du quotidien des éducateurs. Ce que je n'avais pas osé faire dans *Parole d'éduc*, paru en 1995 dans la collection « L'éducation spécialisée au quotidien », j'essaie ici d'en donner la mesure. Contes, poésie, littérature, nouvelles, frayages théoriques, récits de pratique, autobiographie, conférences, billets d'humeur, bonne ou mauvaise, trouvent ici leur place. Ce bric à brac, à l'image protéiforme des actes quotidiens d'éducateur, m'a permis de tourner autour, de cerner les entours de ces actes fuyants, fragiles, éphémères. Je nommerai cette démarche : acheminement vers la clinique éducative, en faisant un emprunt au titre de Martin Heidegger : *Acheminement vers la parole*.

On y trouvera quelques redites, quelques redondances. En vieillissant, je m'aperçois que je procède à partir d'une pensée en mouvement qui, comme les enfants jetant caillou sur étang font des ronds dans l'eau, irradie à partir d'un point central. Elle est poussée par une force désirante. Elle n'a pas encore de forme. Puis elle va l'onde, elle se déploie, elle trouve ses mots, et au bout du compte les idées naissent. Mais les cercles que produit le mouvement d'écriture sont concentriques. C'est pourquoi ils sont parcourus par des lignes de force, voire des séismes qui se répètent et se réfractent. Mais que certaines pensées se répètent ne veut pas dire que ça tourne en rond ni que deux idées, exprimées dans deux contextes différents, reviennent au même. Cette manière de procéder, qui est la mienne, a quelque chose d'oriental qui peut dérouter. Quelque chose des *Mille et une nuits*, récit qui revient sur soi, se love et se déploie en arabesques, récit qui tient

en haleine le Sultan, faute de quoi, vous savez bien, Shéhérazade y laisserait sa tête… Cela peut déranger les esprits orthodoxes et carrés. La pensée orientale procède d'une place accordée au vide, de l'éloge du rien ; la pensée postmoderne étouffe, elle, à partir d'un trop plein. Dans cette façon de procéder, j'ai trouvé une manière de faire place au vide, d'inscrire graphiquement dans la chair du texte ce qui lui échappe, ce qui m'échappe, et qui ne résiste pas à l'enfermement.

J'ai toujours dit que l'acte éducatif avait un tranchant de subversion. L'acte d'écriture qui en constitue le lieu de formalisation, de mise en forme, doit donc aussi supporter sa charge d'imprévu, d'inconnu, de monstrueux. Car la pensée n'est pas séparable de son mode de production. Les éducateurs, dont je suis, se sont trop souvent aliénés à des écritures savantes, écritures des maîtres et des clercs : discours médical, et surtout psychiatrique d'après-guerre ; discours psychologique ensuite ; relayé dernièrement par le rouleau compresseur de la politique, de l'économie, de la sociologie. Quel est le discours qui permettrait de rendre compte de l'acte éducatif ? Il n'existe pas. Il est à inventer, dans la résistance aux écrits pontifiants, voire pétrifiants, qui gouvernent notre secteur. La tyrannie de l'écrit n'opère que pour autant qu'on laisse dans les mains des petits maîtres le soin de l'exercer.

Il est difficile de donner à voir le travail éducatif. Ce travail commence toujours par une rencontre. Une rencontre singulière avec un enfant, un adolescent, voire un adulte, placé, pris en charge comme on dit, parce qu'il est en souffrance. Que l'on catalogue la souffrance dans des étiquetages et des nosographies n'est pas l'essentiel pour un éducateur. Au-delà de ce marquage social, le plus souvent inféré du discours médical, l'éducateur cherche à se frayer un chemin vers un sujet. Comme Diogène, le philosophe cynique de l'Antiquité, les éducateurs cherchent des hommes. Ils avancent souvent à tâtons, dans le noir. Ils avancent avec ce qu'ils sont, avec leur histoire, leurs émotions, leurs affects. Ils avancent en terrain découvert, sur des sentiers non balisés. Chaque rencontre est nouvelle et réclame de réinventer à chaque

Extrait de la publication

fois l'acte éducatif. Ils vont là où l'autre est sans visage; là où on ne le voit plus qu'affublé du masque de la folie, du handicap, de la débilité, de la délinquance… Ce voyage au pays de l'Autre ne laisse pas indifférent. L'éducateur y est pris, corps et biens. Chaque rencontre singulière l'affecte dans son corps, dans son âme… Ce voyage vers le pays de l'éclairement ne va pas sans trouble, sans obscurité… Pour rendre compte de ce travail très spécial, les éducateurs doivent faire flèche de tout bois. Ils n'ont pas de langage prêt-à-penser. Ils empruntent à divers champs, divers territoires de pensée, des bribes de mots. Ils ne peuvent, comme le poète, que suggérer, évoquer, faire sentir, leur acte. D'où, parfois, un sentiment d'éclatement qui peut saisir le lecteur. Ce sentiment est à la mesure de ce que vit un éducateur en situation. Il se transfère à l'endroit du texte, dans sa texture, dans sa chair langagière, quelque chose du vécu d'éducateur. Voyager vers l'humain ne va pas sans risque, ni sans un certain dérangement…

Bien entendu le lecteur trouvera ici au bout du compte une fiction. Seule approche viable, à mon avis, d'un acte de théorisation. *La théorie comme fiction*, titrait Maud Mannoni. Et pourquoi pas la fiction comme théorie? Quant à Freud il insiste sur ces théories que se font les enfants pour donner sens à leur venue au monde.

Avantage pour le lecteur: il pourra s'y promener à sa guise et finalement frayer son passage au fur et à mesure de sa progression. Il n'y a pas de sens unique dans ce livre et encore moins de sens interdit.

L'éducateur est un passeur…

REMERCIEMENTS

Je remercie vivement les différentes revues qui ont publié en totalité ou en partie certains des textes qui suivent, et que j'ai pour la plupart remaniés. Sans cette participation active de la presse sociale spécialisée, il serait difficile de soutenir une

écriture vivante: *Lien social, VST* (revue des CEMEA), *Empan, La revue de l'ARDESS* (Association régionale des directeurs d'établissements sanitaires et sociaux), *Ephémère* (revue de psychanalyse de Montpellier), *TSF* (revue de l'IRTS de Montpellier), *Les cahiers des entretiens de Saint-Étienne, Inf'Ormes* (revue du Collectif Saint-Simon à Toulouse).

Une clinique du sujet

« D'habitude on regarde le plein, pas le creux.
Pour moi, c'est quelque chose qui se fait autant. »
Marguerite Duras, *Les parleuses.*

Extrait de la publication

Liminaire 1
Éducateur aux pieds nus

J'ai toujours vécu sur le parvis des temples où les églises, les partis, les systèmes ne cessent de célébrer le même rituel obsessionnel pour conjurer la peur de vivre. À chacun sa place.

Je ne crache pas sur la cérémonie (fût-elle psychanalytique), ni sur les cérémonieux, je dis juste que j'occupe la place du bouffon, du bateleur, du cracheur de feu. Car il s'agit de sortir de l'idolâtrie qui se résume toujours à s'adorer soi-même, en érigeant collectivement des statues de petits dieux à son image.

L'idolâtrie psychanalytique, qu'elle soit de l'IPA, portant en procession les os blanchis de la pensée freudienne (trois quarts d'heure de séance pile, analyse didactique et tutti quanti*) ou lacanienne (fétichisation des slogans, des mathèmes et des bouts de ficelle), l'idolâtrie psychanalytique se nourrit des mêmes rites qui ne font que masquer les mêmes trouilles : génuflexions devant la statue du maître, répétition quasi hypnotique des mêmes formules usées, amulettes, gris-gris… en lieu et place d'une pensée sans cesse en éveil, sans cesse fluviale et navigable, une pensée en mouvement.*

Loin de ces blockhaus et de ces abris mensongers, je prendrai position pour une certaine pratique d'éducateur aux pieds nus, puisant aux sources analytiques une certaine légèreté de l'être, fût-elle insoutenable, une certaine solitude aussi, mais « nous sommes solitude », aimait à dire Rilke. Je défends volontiers cette position exposée, sans le battle dress*, ni l'armement lourd d'une pensée*

prête-à-porter, d'une pratique figée. En cela, je ne crois pas trahir Freud qui écrivait dans sa préface de 1925 à Jeunesse à l'abandon *d'August Aichhorn : « Si l'éducateur formé à l'analyse par expérience vécue est amené, dans certains cas limites ou complexes, à recourir à l'analyse pour étayer son travail, il faut lui reconnaître sans détours le droit de s'en servir : l'en empêcher relèverait de questions mesquines. » En cela, je ne crois pas trahir mon engagement d'éducateur, qui se justifie d'une certaine pratique des médiations. J'ai toujours pensé que plutôt que de traquer le symptôme, la clinique ne se justifiait que d'ouvrir chez le sujet du sens, et les sens, à la vie.*

Exils

En hommage à Samuel Beckett, qui a rejoint, irrémédiablement, le territoire de l'Autre…

« Je voudrais un mot-image
qui parle à l'imagination du peuple :
qui dise que nous sommes avant tout des sans asile,
des bagnards évadés,
et que ce soit la communauté de la recherche
qui nous rassemble. »
Joë Bousquet, *Lettre à Carlo Suarès,*
Carcassonne, le 19 juin 1929.

« J'ai peur,
peur de ce que mes mots vont faire de moi… »
Samuel Beckett, *L'innommable.*

La vie n'a pas de sens. Pas de sens autre qu'elle-même. Et nous, pourquoi sommes-nous nés dans cette vie-là ? Pourquoi y sommes-nous pris comme dans un sac ? Sommes-nous tombés dans le monde tels des anges déchus, telles des statues de pierre, soudain en chute libre du haut des cathédrales, ailes brisées, corps fendus ? Avons-nous ainsi fait irruption, nous les humains, les faits de terre, les jaillis de terre, en miettes, dans ce monde ? Un ventre de femme nous a portés, je le sais. On l'a dit. Bien dit, soupesé, agrafé. Un ventre de monde nous a reçus. Un ventre de terre nous accueillera, pour tout dire, après le coup de semonce. De ventre en ventre. De niche en niche. De cache en

cache. Chaque jour qui fait le monde nous voit courir après cette impossible planque. Sans cesse inachevée, trouée, pétée, ficelée, bricolée comme un vieux parapluie qui prend eau de toutes parts, au moindre vent d'ouest.

Alors quel sens tout cela aurait-il? Je vous le demande. Si ce n'est le sens du courant que charrie la rivière au bas du jardin, emportant du même coup les miasmes et les déchets. Cette rivière qui nous traîne dans sa vie remuante, nous hale, nous entraîne et nous polit comme des galets, que la marée frotte et laisse sur le sable et reprend. Une vie de galets. Je n'ai pas choisi de vivre, vous non plus sans doute. C'est à rejoindre et à épouser ce non-choix, appelons-le destin par commodité et par habitude, que nous sommes attelés, comme des bœufs au joug.

Et les bœufs tirent le soc de l'araire dans l'air bleu du petit jour, et le paysan qui doit gagner son pain, et le pain de sa femme et le pain de ses enfants, et creuser le sillon, dans la glèbe, et semer son grain, et désherber et arroser les pousses, et moissonner, le paysan, attelé lui aussi à la tâche, les lacère, les bœufs, jusqu'à l'os, parce que, qu'on le veuille ou non, la vie suit son cours.

Alors on ne sait plus si la vie a un sens, enfin, une direction, disons du bord du champ à l'autre bord. Ou bien est-ce que de suer sans cesse, enchaîné, c'est insensé?

Failles. Fêlures.

Fêlé, pété, givré, timbré. Un trou dans le monde. Une crevasse. Ravin, ravine, césure, moule éclaté, oripeau claquant au vent, vieille outre éventrée. Lieu des questionnements jaillissant à pleins bouillons. Obturé. Emmuré vivant.

A. jaillit dans le monde comme un impact de balle. Il vient au monde de son pas chaloupé, raté, brisé.

La première chose qui surprend, c'est son silence. Le silence l'entoure, l'étoffe, l'habille. Il se déplace dans cette aura silencieuse comme un poisson dans l'eau. Même quand il crie, le monde du silence l'habite.

Sa mère m'a surpris. Sa mère et cette chose qu'elle poussait devant elle, bien en évidence, comme on pousse une boule de neige sur une pente poudreuse pour préparer un bonhomme.

Cette chose: A. Stagiaire éducateur, j'avais pris mon service à 16 heures…

Son regard a croisé le mien, comme si deux abeilles s'envolaient de ses orbites et venaient se poser sur mes propres yeux pour les butiner. Il s'est précipité en hurlant de cette voix au tranchant silencieux: «Man, man, man».

A. a heurté de l'épaule la porte des chiottes, et s'est blotti tel un jeune veau au pied de la cuvette.

La mère: «Sois sage mon chéri, à dimanche.»

Avant de sortir sans me saluer – je faisais partie des murs? – elle m'a glissé dans la main un sac de Prisunic, qui contenait ses affaires de la semaine et un paquet de crayons de couleur.

Elle a tourné les talons. La porte a claqué. Je suis resté seul avec la chose qui gémissait, pelotonnée, vautrée, dans ce petit espace dédié aux déjections.

Je me suis fait un scénario dans la tronche: «Il se prend, on le prend pour une merde…» En matière de «nosographie», ça valait sûrement pas un clou; mais pour moi, jeune éducateur promu à la surveillance du pavillon 5, ça me rassurait et ça constituait une assez bonne entrée en «matières».

A. est né dans l'insensé, dans ce royaume de l'entre-deux qui laisse l'ensemble des humains perplexes.

Comme de bien entendu, il y a eu de grands pédiatres, psychiatres, médecins, psychologues, thérapeutes de tous poils, pour se pencher sur son cas. Pas trop, se pencher; on peut tomber. Ils l'ont pesé, soupesé. Ils ont fait le tour de son corps décharné comme d'un monument.

Ce corps recouvert de vêtements qui ne peuvent le contenir, tant il semble éparpillé, et comme dispersé à la surface de sa propre peau. Tout ce beau monde a craqué. Quand on craque, le plus simple est de produire un mot, un de ces mots bouche-trous, bouchon de l'angoisse, un mot qui rive son clou à toute échappée

Extrait de la publication

de question, un de ces gros mots derrière lesquels on se croit à l'abri, bien au chaud dans sa citadelle de savoir, un de ces mots énormes : « Autiste », ils ont dit.

Et ils l'ont, chacun dans son langage et avec ses outils, épinglé dans le sacro-saint dossier. Et ce mot gisait là, à côté de sa photo au regard d'abeille, perdu dans ce dossier. Et le mot et la photo, pourtant, malgré tout, le représentaient. Ils y ont ajouté des tableaux, des diagrammes, tests, résultats d'analyses diverses. Mais ils fuyaient la question, l'énigme, la seule que tout leur art n'avait suffit à camoufler : « Qu'est-ce qu'on fout sur terre ? »

Et A. restait planté là, comme un inévitable point d'interrogation. Il était né et pourtant, il n'était pas au monde.

Tout d'abord la mère de A. Bien en chair, gentille, polie, toujours un mot aimable pour le boucher ou le boulanger du quartier. Un corps de femme qui aurait trop mangé, toujours un peu gauche, un peu lourde, sirupeuse. Des yeux qui fixent le sol devant vous, qui vous font penser que peut-être vos lacets sont dénoués, ou que vous avez marché dans quelque crotte de chien sur le trottoir.

Ses cheveux, qu'elle a auburn relevés de mèches grises qu'elle se fait teindre, lui tombent en pluie sur les épaules. Quand elle parle à A., elle donne des ordres : « Fais ci, fais ça », ou tout simplement : « Ici, là. » Si bien qu'on se demande si vraiment elle pense, ou si elle est habitée par une frénésie impérative. Sans doute la souffrance est-elle si tendue dans son corps qu'elle se met à vibrer comme la corde d'un arc sans archer qui décoche ses traits.

À A. elle ne parle pas, elle ordonne. Peut-être aussi donnant des ordres essaie-t-elle de contrebalancer ce que la naissance de A. a déclenché de chaos et d'apocalypse dans son monde. Elle rétablit de l'ordre, *a minima*. Dans ces moments tragiques où elle communique sur ce mode avec A., les mots se pressent aux confins de ses lèvres, et dans le même temps, elle affiche un sourire inaltérable. Les mots sortent en paquets de paroles dures comme pierres. La souffrance qui l'habite tout entière lui fait,

dans ces instants où elle donne de la voix, ouvrir toute grande la bouche, sur laquelle continue de courir, évanescent, le fantôme de son sourire, comme si elle n'en pouvait plus d'avoir contenu si longtemps l'insupportable.

Le père de A., aux dires de tous les voisins, est un brave homme. Bon mari, bon père. Jamais un mot de travers. Jamais un mot plus haut que l'autre. Il ne parle que pour le nécessaire. « Bonjour, bonsoir, comment allez-vous ? » À la maison il reste coi, retranché derrière le journal qu'il lit de bout en bout, petites annonces comprises. De retour de l'usine sur le coup de 8 heures, il rentre la poubelle. Harassé par ces longues heures passées, pour un salaire de misère, à scruter dans un binoculaire l'implantation de puces dans un circuit électronique.

Quand une puce apparaît au mauvais endroit, il jette la carte imprimée de façon rageuse dans un bac près de la chaîne. Le temps passe sans bruit. Parfois quand il regarde sa montre, il n'en croit pas ses yeux « Déjà 6 heures ! » Vite un saut jusqu'au vestiaire où les ouvriers pépient sur les petites choses de la vie, mais il ne participe pas aux discussions. Il passe, digne, accroche au portemanteau sa blouse bleue pigmentée de rouge à l'endroit de la poche sur le cœur, parce que son stylo fuit, enfile sa veste, toujours la même, d'un gris anthracite, puis s'engage dans le long couloir qui le conduit à la grille de l'usine. Il tend sa carte à la machine de pointage, qui l'avale et la recrache, avec un trou, un de plus, dans la case du jour. Un trou qui témoigne de ces huit heures passées, attelé, enchaîné.

Quant à A., il ne le voit pas. Il a juste dit au début qu'il fallait le placer, parce qu'à la maison, A. faisait déplacé, le mot lui a échappé. Et depuis, ça fait bientôt quinze ans, rien. Il s'abrite derrière le bunker de son journal. Dehors la bataille fait rage.

A. est né de ces deux-là. On pourrait presque dire qu'il est né entre eux deux. Comme s'il venait se glisser et s'insinuer dans une vie bien huilée, et jeter du sable dans la mécanique.

A. est sorti du ventre de sa mère par un beau jour de Premier Mai.

Extrait de la publication

Dehors le défilé battait son plein : banderoles, slogans, syndicats. Fête du travail : le jour où justement personne ne travaille. Sauf la mère de A. écartelée, les pieds dans l'étrier.

La poche des eaux s'était percée trop tôt. La sage-femme a dû mettre en œuvre tout son savoir-faire pour sortir A. Elle a même été chercher de l'huile, s'en est enduit la main droite qu'elle a glissée dans le vagin pour lubrifier. Mais ça résistait. Ça ne voulait pas venir. Depuis longtemps le défilé était passé, et il planait dans la clinique un silence poisseux. Il a bien fallu avoir recours aux forceps. Depuis longtemps la mère de A. ne poussait plus. Elle attendait, comme si ça ne l'habitait plus. Comme les spectateurs avant l'ouverture du rideau. Ils viennent de manger au restaurant ou en famille, leur ventre glougloute de digestion. Ils se laissent aller. Ils attendent. Ils ne savent plus trop quoi. Ils n'y sont pour rien.

La sage-femme est revenue avec les fers. Elle a forcé le passage, et comme les fers rentraient difficilement, elle a incisé à vif.

La mère de A. a eu un sursaut, comme les spectateurs, au moment des trois coups avant que le rideau ne se lève.

« C'est fait », elle a dit.

– Pas encore. De la patience, bon Dieu ! »

Puis elle a sentit tout son ventre se vider. Comme si on le retournait comme un gant. Elle a soufflé un grand coup, et soupiré : « Mon dieu, mon dieu ! »

La sage-femme reprenait en chœur : « Bon Dieu de bon Dieu ! »

La mère de A. a chaviré en arrière, ses yeux ont plongé, elle a perdu conscience et s'est affaissée doucement sur l'oreiller.

À son réveil, A. était là, menu, immobile, les pieds serrés dans la main de la sage-femme qui de l'autre lui claquait vigoureusement les fesses : « Tu vas gueuler, tu vas gueuler ? » Mais ça ne bronchait pas.

Elle a commencé à s'énerver et a apostrophé les infirmières qui se tenaient pénardes en cercle autour d'elle. « Allez, mesdemoiselles, envoyez-moi ça au bloc. Vous voyez pas qu'il est cyanosé ? Au bloc, au bloc. » A. ne pesait pas lourd. Toute sa vie, qui n'avait pas encore pris son envol, reposait entre les mains de ces quelques femmes. Rapidement la sage-femme a tendu le corps inerte à une infirmière qui s'est précipitée dans le couloir, et l'a emporté, comme les ouvriers, ce matin-là, emportaient au devant d'eux un drapeau rouge, ou noir, ou bleu-blanc-rouge.

Au bloc, le toubib a fait fissa. Il a collé sur le nez de A. un masque de caoutchouc qui diffusait un mauvais mélange d'air reconstitué : azote + oxygène.

De violacé qu'il était, A. a viré au rose puis au rouge. Tout son corps s'est convulsé pour sortir un cri, tant la brûlure dans ses poumons immaculés était féroce. Mais le cri n'est pas sorti par sa bouche, il s'en est allé vers sa tête, et personne n'en a rien su. Il n'a pas gueulé, comme la sage-femme lui en avait intimé l'ordre. Il est né dans la vie, à l'envers, avec un cri resté à l'intérieur, qui ne pouvait trouver une porte de sortie pour signaler sa présence.

A. est né jour pour jour, un an plus tard, à la place d'un autre A. celui que papa et maman avaient tant désiré, et qui n'avait pas daigné faire son entrée dans le monde. A. est venu occuper un trou qu'avait creusé la mort-naissance de l'autre A. Il s'y est logé. Papa et maman avaient trop de chagrin. Il fallait bien un sacrifice pour les faire vivre.

Je côtoyais A. depuis trois mois chaque jour, sauf le samedi et le dimanche, où sa mère venait le chercher pour le week-end. Je m'étais habitué à ce grand corps décharné, qui errait comme une âme en peine dans le grand parc de cinq hectares ou bien aux alentours immédiats du château qui abritait le pavillon. Parfois on le retrouvait aux cuisines barbouillé de moutarde jusqu'aux yeux, poursuivi par un chef cuistot en pétard.

En général A. passait ses après-midi à musarder sur un banc. Il trimbalait partout son éternel sac de Prisunic avec ses crayons de couleur. Personne ne l'avait jamais vu en faire usage. Or de jour en jour les crayons diminuaient en taille. J'avais pour habitude, après le repas, de faire un brin de conduite aux enfants du pavillon, jusqu'à l'école. A., lui, avait un régime à part. Pourvu

Extrait de la publication

qu'il ne dépassât pas les limites de l'institution, il était libre d'aller et venir à sa guise. C'est de cette façon que je me suis aperçu de ses habitudes. En rentrant de l'école, je pris moi aussi l'habitude de le rejoindre sur son banc. J'y passais auprès de A. une heure ou deux. Je devisais avec lui comme je l'aurais fait avec quelque ami. Je lui racontais mon dimanche, mes parties de pêche dans les lacs de montagne, lui décrivais la beauté de ma fiancée qui vivait aux Antilles et que j'avais hâte de rejoindre un jour. Mais avant il me fallait finir ma formation. Je lui faisais partager mes lectures. Je lui ai même lu, certains après-midi où l'orage menaçait, des passages de la *Divine comédie*, qui retenait à cette époque toute mon attention de lecteur et de chercheur, puisque j'envisageais d'en faire le point d'appui de mon mémoire sur « Schizophrénie et création ».

« Au milieu du chemin de notre vie, je me trouvai dans une forêt obscure, car j'avais perdu la voie droite, etc. »

Je faisais l'hypothèse qu'à travers des créations délirantes, que ce soit dans l'écriture ou la peinture, les schizophrènes reconstruisaient un monde. Ils se rassemblaient dans leur dispersion. D'où le rôle fondamental de la création dans le traitement de ces malades. Le travail des soignants consistant surtout à leur fournir les moyens de soutenir cette re-création. Et d'apporter, en parallèle, certains éléments d'interprétation qui puissent faire corps avec l'œuvre.

Ainsi le processus d'équilibre était-il à viser, en prenant pour point d'appui ces mécanismes communautaires engagés dans la création. Dans cet ordre d'idée, le dessin du schizophrène était aussi important que le rapport du psychiatre. Tous les deux relevaient du même processus.

Pendant que je faisais ainsi part à A. de mes réflexions, illustrant dans la pratique mes convictions intimes quant à l'accompagnement des malades mentaux, lui ne bougeait pas d'un poil, ne sourcillait pas. Sans réaction. Un jour, j'ai apporté son dossier. Je le lui ai lu, lentement, en expliquant certains mots difficiles : « aphasique », « dysharmonique », « hébéphrénie catatonique », etc. Tout y est passé. Rapport de la sage-femme. Rapport du

pédopsychiatre. Notes du médecin. Comptes rendus d'entretiens de l'assistante sociale avec les parents. Extraits de synthèse au pavillon… Quinze ans de mots accumulés que je faisais sonner à ses oreilles comme un verre de cristal. Mais rien ne le délogea de son mutisme pétrifiant. Vers 5 h, lorsque je revenais au pavillon, A. ne me suivait pas, même pas du regard. Par contre, quand, pour l'apercevoir, je jetais un coup d'œil, du pavillon, par la fenêtre qui donnait sur le parc, il avait disparu. Il ne refaisait surface que vers 7 h, heure à laquelle nous était servi le repas.

À plusieurs reprises, j'ai questionné chacun sur ces deux heures d'absence. Mais depuis belle lurette, on ne se souciait plus guère des allées et venues de A. Du moment qu'elles se passaient à l'intérieur des limites. « Il est encore en train de faire des conneries à la cuisine », suggérait l'un. « Il essaie de monter sur le toit », affirmait l'autre. A. en effet adorait grimper sur le toit du château où il se lançait dans un ballet aussi éblouissant que dangereux. Il évoluait en arabesques savantes, ondulait sur la faîtière, disparaissait derrière la pente du toit pour réapparaître en bout de gouttière, à deux doigts du vide. Là il se plantait bien droit sur le bord et se laissait balancer, en avant, en arrière. En bas, tout le monde retenait son souffle.

Nul n'osait intervenir de peur de le faire tomber.

Soudain, il ouvrait tout grands ses bras qu'il déployait comme des ailes, et au moment où tous craignaient le pire, pensaient le voir s'écraser trois étages plus bas sur le balcon de la cour d'honneur, il repliait ses bras et revenait tranquillement vers la lucarne qui lui avait livré accès au toit. Lorsque cette lucarne fut condamnée, il escalada la gouttière sur les trois étages pour y parvenir.

Donc entre 5 et 7 pas de A.

Un beau jour, je trouvais A. accroupi contre le mur. Il grattait les plinthes avec ses ongles. Ce geste, il le renouvelait chaque soir avant de se mettre au lit. Or, ce soir-là, sans doute encore tout animé de l'esprit poétique du Dante dans lequel, pour les besoins de mon mémoire, je venais de plonger pendant deux heures, et aussi, il faut bien le dire, le cœur et l'estomac réjouis

Extrait de la publication

par le civet de lièvre que nous avait servi au repas, le cuisinier, ce soir-là donc, en riant je lançais à A. : « Qu'est-ce que c'est cette plainte ? De quoi tu te plains ? » Là, pour la seconde fois, ses yeux d'abeille croisèrent, velours délicat, le champ de mon regard. « Faut pas le dire, l'éduc… »

J'en restai comme deux ronds de flan. Une fois passée l'émotion :

« Mais tu parles ?

– Faut pas le dire, l'éduc… »

Sa voix roulait dans sa bouche, caverneuse, pesante, dense. Elle venait de loin. Puis plus rien. A. partit se coucher. Me laissant décontenancé. Le lendemain, la scène du banc se renouvela. J'avais épuisé la lecture du dossier, et j'allais attaquer, autre ouvrage que je potassais pour le mémoire, *Le guide des voyageurs de l'au-delà*, autrement dit le *Bardo Thödol*, livre ésotérique tibétain écrit vers le VIIIe siècle.

Ce livre merveilleux avait maladroitement été traduit en 1954 par Evans-Wentz sous le titre fumeux de *Livre des morts tibétains*. Je fis part à A. de mon dépit devant cette traduction et surtout les commentaires déplorables qu'y avait ajoutés l'auteur, pétris d'un galimatias ésotérique, où la confusion ne le cédait qu'au ridicule. De plus Evans-Wentz tirait vers le morbide ce monument de sagesse de vie.

« En fait, confiais-je à A., Bar en tibétain, ça veut dire entre ; do, c'est deux ; thö, c'est l'écoute ; et Dol, la libération.

Donc tu comprends, il faudrait traduire : la libération par l'écoute entre deux. Quelque chose comme ça. Ou bien… »

Je stoppai net. A. avait glissé sa main dans la mienne. Il se leva et m'entraîna en direction d'un vieux bâtiment désaffecté qui avait jadis servi d'écurie et abrité une dizaine de chevaux. Il fallait enjamber des paquets de tuiles brisées mêlées à de la terre. Le toit était éventré et avait déversé dans l'écurie, tuiles, poutres, lambris, pêle-mêle.

A., tout en pressant le pas, ne cessait de jeter des regards circulaires, craignant qu'on ne l'épie, sans doute. Tout au fond du bâtiment A. lâcha ma main. Il tira de sa manche de pull une

bougie et un briquet, et fit de la lumière. Le sol à cet endroit était pavé de ces anciennes terres cuites rouges, les tomettes, qui ont fait la renommée des carreleurs du Sud-Ouest.

A. souleva deux carreaux et dégagea un trou, une niche d'où il tira une boîte de fer blanc légèrement rouillée, frappée aux armes des « Galettes de Pont-Aven ».

Il me glissa la boîte sous le bras, en insistant comme la veille : « Faut pas le dire, l'éduc… », tout en roulant des yeux où se lisait le plus grand effroi.

Une fois les carreaux remis en place, A. disparut comme un cabri en sautant allègrement par-dessus les gravats. J'emportai la boîte, en prenant soin de ne croiser personne et m'enfermai dans la chambre de garde pour en explorer le contenu. En l'ouvrant je découvris deux rouleaux de papier WC griffonnés, et même criblés d'une écriture étrange, tracée à l'aide de crayons de diverses couleurs, uniquement en lettres majuscules.

Pour lire le texte, il fallait dérouler l'ensemble.

Je surveillai le repas, mis tout le monde au lit. A. avait replongé dans son mutisme de plomb habituel. Comme si de rien n'était.

Et je passai la nuit à déchiffrer les deux rouleaux.

Les rouleaux de A.

Y'a du monde là-dedans. Du monde. Du beau et du moins beau.

Dans le sac de peau.

Je ne sais ni quand ni comment ils y sont entrés, par quelle faille, quel canal. Peut-être vivaient-ils là avant moi, bien avant que je m'y installe. Ou bien ont-ils fait irruption plus tard, dans la terreur du déjà né ? C'est ça. Par un beau matin de printemps, ou une nuit sans lune, ils sont entrés par la lucarne, m'ont houspillé, bousculé, vilipendé : « Pousse-toi de là que j'm'y mette. »

Ou alors, je reviens à mon idée, j'y reviens, après coup, il faut bien envisager toutes les éventualités, il s'agit là d'une ques-

Extrait de la publication